Xavier Kohler : étude biographique et littéraire

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **5 (1892)**

PDF erstellt am: **06.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684357

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

XAVIER KOHLER

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE [1]

I

J'extrais ces quelques lignes de la nécrologie consacrée par Xavier Kohler à notre historien Quiquerez, dans les *Actes* de 1881 : « La Suisse perd en lui un de ses savants les plus distingués, le pays une de ses illustrations et l'un de ses enfants les plus dévoués, et la Société jurassienne d'émulation le plus zélé et le plus laborieux de ses membres, car il était à la tâche depuis son origine, soit quarante-cinq ans, personnifiant son œuvre dans tous les domaines de l'activité intellectuelle. » N'est-ce pas là aussi le témoignage que nous pouvons rendre à l'érudit, au modeste et à l'aimable polygraphe que fut Xavier Kohler, à cet homme de si peu de prétentions et d'une science si réelle, qui fut, avec, puis, après Quiquerez, l'âme de notre Société et la providence de nos *Actes* ? Ils sont

[1] Je dois beaucoup de reconnaissance à M. Adrien Kohler, le fils de notre regretté collègue, pour tous les renseignements qu'il m'a fournis et tous les travaux inédits qu'il m'a communiqués.

rares, par tous pays, les gens de talent dont le cœur et l'esprit restent inviolablement attachés aux choses de la patrie restreinte. Il leur eût été facile peut-être de briller, ou du moins de se faire avantageusement remarquer sur une plus vaste scène ; ils ont préféré à tout l'ombre discrète et l'amour du coin natal. Que voulez-vous ? Il faut, pour arriver à la gloire, ou tout simplement à quelque large notoriété, des qualités d'entregent et de hardiesse, même des ressources de vanité et d'intrigue, que ni Kohler, ni Quiquerez ne possédèrent jamais. J'accorde que le repliement sur soi-même et l'isolement ne laissent pas de diminuer les meilleurs d'entre nous. L'horizon se rétrécit, les stimulants font défaut, on tombe aisément dans le minutieux et l'insignifiant. Les œuvres, d'autre part, perdent et du côté de l'art et du côté de la vie, à naître en dehors des grands courants, à germer et à croître à l'étroit dans une atmosphère qui ne se renouvelle point, sur un sol trop aride. Heureusement pour lui et pour nous, Xavier Kohler a presque échappé aux dangers de la solitude intellectuelle et de l'exiguité du champ de travail. Sa forme, par exemple, sans être d'une littérature raffinée, n'a rien des incorrections choquantes, ni des rugosités et de l'apparence lourde et fruste qui nous gâtent plus d'un livre d'Auguste Quiquerez ; elle est facile, agréable, sinon toujours très pure et d'un relief suffisant. Il porte ses regards au-delà de son Jura et de ses études spéciales, il ne se confine pas absolument à Porrentruy et dans ses archives, il lit, il cherche, il réfléchit, il se hausse aux idées générales, il puise aux sources de l'érudition universelle, tant et si bien que cet écrivain

de petite ville peut être à la fois un critique pénétrant et fort bien informé, un historien clairvoyant et sûr, un fureteur adroit et actif, un lettré délicat et un poète, même un homme politique d'une rare indépendance et d'une tolérance parfaite.

Xavier Kohler naquit le 2 juillet 1823, à Porrentruy, où son père était l'un des notaires les plus courus de l'Ajoie. Son frère Adrien, qui devint prêtre, a laissé quelques bons tableaux ; deux autres de ses frères furent, l'un notaire, l'autre brasseur à Boncourt. Une de ses deux sœurs épousa M. Paul Migy, conseiller d'Etat, un homme politique distingué, dont la mémoire vivra longtemps dans le Jura. Son oncle enfin, l'avocat Kohler, fut, avec M. Elsæsser, l'un des maîtres du barreau jurassien. Le père et l'oncle de Xavier Kohler étaient gens de grande taille et de belle prestance. Notre écrivain, lui, ne leur ressembla pas en ce point ; et puis, il n'eut ni le goût, ni le génie des affaires.

Mais reprenons sa biographie ! Vers 1838, Xavier Kohler entre au collège des Jésuites à Fribourg où sa vocation littéraire se dessine. La carrière de l'enseignement l'attire, quoiqu'il eût plutôt des dons de lettré que de pédagogue. D'un caractère très doux, d'un tempérament porté aux contemplations du poète ou aux investigations du savant, plein de cette indulgente bonté qui est presque de la faiblesse, il ne devait jamais exercer sur des élèves l'autorité et l'ascendant nécessaires. On l'aimait trop pour le craindre. Quoi qu'il en soit, il était retourné depuis fort peu de temps à Porrentruy, quand il y fut appelé au poste de professeur. On le chargeait des deux branches qui lui convenaient le mieux : la littérature française et l'his-

toire. Il s'acquitta fort honorablement de sa tâche, tout en consacrant ses loisirs à coudre ensemble de gentilles rimes, à patiemment fouiller dans les trésors de la bibliothèque et des archives de Porrentruy, à publier ici et là vers ou prose. Porrentruy était bien alors l'Athènes du Jura. Toute une pléïade d'hommes éminents y vivait et y travaillait, enfants du pays comme le géologue Thurmann, l'égyptologue Parrat, l'archéologue Trouillat, le chansonnier Valentin Cuenin, enfants d'autres cantons suisses comme E.-H. Gaullieur, A. Daguet et J. Durand. Un nom surtout avait jeté un lustre singulier sur la petite cité bruntrutaine : celui de Jules Thurmann, un protecteur et un ami de Xavier Kohler. N'est-ce pas à Thurmann, en effet, que l'on doit la théorie de la formation des montagnes par voie de soulèvements intérieurs, et ses ouvrages n'avaient-ils pas produit une sensation telle qu'un congrès scientifique se réunit à Porrentruy pour y vérifier sur place les faits posés et les conclusions formulées par notre compatriote? Les géologues les plus connus de la Suisse et de l'étranger arrivèrent au rendez-vous et constatèrent que Thurmann avait trouvé la clef d'un problème qu'on avait, jusqu'alors, vainement tenté de résoudre ; il est vrai que sa théorie de la formation des montagnes a été abandonnée depuis au profit de la théorie des « plissements. » Tous ces savants furent étonnés du mouvement intellectuel qui entretenait une bienfaisante activité dans le chef-lieu de l'Ajoie. Ils ne comprenaient pas qu'une localité de trois à quatre mille habitants pût renfermer tant de serviteurs désintéressés et fidèles, quelques-uns même brillants, des sciences et des lettres. Porrentruy re-

nouait, pour sa part, la tradition de nos villes romandes, de Genève, de Neuchâtel, de Lausanne, centres ou foyers de culture, malgré leur rang modeste.

Entre temps, Xavier Kohler avait figuré parmi les fondateurs de notre Société d'émulation, qui depuis... Mais alors, en 1847, c'étaient les beaux et grands jours. L'industrialisme et l'américanisme ne nous avaient point encore gagnés. La simplicité des mœurs, l'étroitesse même de la vie faisaient moins âpre la lutte pour l'existence. L'esprit avait ses loisirs et ses fêtes. Les contemporains se plaisent à rappeler, avec une légitime fierté, la réunion annuelle de la Société d'émulation, à Porrentruy, en 1853, sous la présidence de Jules Thurmann. De Berne, Bâle, Neuchâtel, Montbéliard, des délégués ajoutaient par leur présence et leur concours à l'éclat de la nouvelle œuvre. Tous les districts du Jura avaient répondu à l'invitation du bureau central. « De mémoire d'homme, conte un biographe de Xavier Kohler, Porrentruy n'avait vu défiler dans ses rues un aussi long cortège de personnages de distinction. Pas le plus léger froissement, malgré la diversité d'opinions politiques. » Kohler, qui fut l'un des membres les plus zélés de la Société jurassienne d'émulation, qui en a été le secrétaire général, et, durant ses dernières années, le président honoraire, Kohler voua toujours à notre association une sympathie particulière et c'est à elle qu'il destina la plupart de ses travaux. D'un autre côté, il s'efforçait, tout en poussant au culte des sciences, des lettres et des arts, d'épargner à la Société d'émulation les stériles querelles et d'écarter l'influence dissolvante de la politique.

La politique cependant devait brutalement interrompre la carrière pédagogique de Xavier Kohler. Celui-ci avait, pendant la période de 1850, pris parti contre le gouvernement conservateur. Il était de ceux qui, avec son collègue Cuenin, lançaient contre le pouvoir, dans la *Nation* de Feusier, des couplets mordants et bientôt populaires. N'est-ce pas lui qui nous dit, dans sa biographie de Louis Valentin Cuenin : « Secondé de quelques hommes d'étude, le chansonnier, sous le voile du pseudonyme, engagea une lutte poétique en règle contre le gouvernement ; celui-ci eut un champion dans la *Patrie*, et ce n'était pas chose peu curieuse de voir la feuille conservatrice répondre à chaque pièce par des vers sur le même air et sur le même rythme. Les adversaires se connaissaient ; mais, enrôlés dans des camps différents, ils ne se brouillèrent point pour autant, exemple trop rare chez nous. » Exemple trop rare, certes, et qu'on n'a guère imité. On ne se combat plus avec des chansons ; les gros mots suffisent !

En mars 1854, le gouvernement, dans sa réorganisation du collège de Porrentruy, immola l'élément laïque à l'élément ecclésiastique. Xavier Kohler, MM. Dupasquier et Bodenheimer furent congédiés, tandis que l'on conservait Cuenin, l'auteur de la *Schlague* et de tant d'autres cruelles satires contre le régime réactionnaire. Ce n'est pas que la destitution de Cuenin n'eût pas été demandée par ses adversaires ; mais le préfet Lombach, magistrat spirituel, avait désarmé toutes les colères par ce joli mot : « Celui qui chante n'est pas méchant. » Xavier Kohler, lui, chantait aussi et n'était pas méchant. Pourquoi le frapper ? Le bon

plaisir et l'arbitraire ont des raisons que la raison n'a pas.

Rétabli dans ses fonctions par le gouvernement mixte qui succéda au régime de 1850, M. Kohler donna en 1864 sa démission de professeur à l'Ecole cantonale, pour échanger cette situation contre celle de conservateur des archives. Il rentra dans l'enseignement en 1879, après le renvoi de Porrentruy des Ursulines ; l'autorisation lui fut accordée d'ouvrir une école libre pour les jeunes filles. Il dirigea cette école jusqu'en 1887, ayant pour auxiliaires un instituteur et une institutrice.

On a vu que Xavier Kohler avait lutté et souffert pour ses idées libérales. Des questions d'intérêt communal, d'abord, puis l'entreprise du *Kulturkampf*, le firent sortir des rangs où il avait combattu de la parole et de la plume. On lui a reproché cette volte-face comme une désertion. En réalité, ses convictions seules déterminèrent sa conduite ; il ne fut pas de ceux dont les changements d'opinion coïncident avec les changements de fortune. Son passage d'un camp dans l'autre ne lui a guère imposé que des sacrifices. Ce n'était d'ailleurs pas un politicien que le poète des *Alperoses* et l'historien du Jura. Il avait trop de bienveillance et de droiture natives pour intriguer dans les clubs, pérorer dans les assemblées, chercher dans une bruyante fidélité à ses principes des avantages et des récompenses. Et puis, il n'était pas non plus de la race des comparses et des suivants, qui abdiquent leur indépendance entre les mains des meneurs. Il avait son programme dans sa conscience ; son patriotisme s'inquiétait peu de ce que décidaient les cote-

ries de droite ou de gauche. Tolérant avec cela, très scrupuleux, jugeant les hommes selon leurs œuvres, ayant, dans les deux camps, d'excellents amis, d'une parfaite urbanité, et d'une cordialité joviale, et d'une charmante modestie, et d'une complaisance empressée qui gagnaient les cœurs. Il s'est plus d'une fois allié à ses adversaires politiques, notamment dans l'importante question de la construction des chemins de fer jurassiens ; dans les communes, au Grand Conseil, partout, il déploya une fiévreuse activité en faveur d'un projet qui, exécuté après bien des traverses, a complètement transformé les conditions économiques de notre pays.

Elu député en 1864, M. Kohler a siégé presque sans interruption dans le Grand Conseil du canton de Berne. Il a fait partie, en 1884 et 1885, de la Constituante et j'aime à me souvenir des belles heures que nous avons passées, entre ou même pendant les séances, à causer histoire et littérature nationales. Je l'écoutais avec autant de plaisir que de déférence ; il savait énormément de choses, il était sympathique aux jeunes qui s'essayaient au métier d'écrivain et je ne puis assez dire combien précieux me furent ses encouragements et ses conseils. S'il ne joua qu'un rôle effacé dans les débats de la Constituante et si, du reste, il ne fut jamais qu'un orateur médiocre, il est certaines circonstances de sa vie publique où sa parole chaude et sincère eut du retentissement. Ne mentionnerai-je pas, au moins, son discours du 26 mars 1873, au Grand Conseil de Berne ? Le *Kulturkampf* était déchaîné, la passion avait atteint son paroxysme. Je n'ai pas le dessein de discuter les origines du conflit

religieux, dont la proclamation du dogme de l'infaillibilité du pape fut la cause, ou le prétexte, dans le Jura catholique. Le procès est terminé aujourd'hui, mais les parties ne se sont réconciliées qu'à moitié. Toujours est-il que la génération actuelle, qui n'a la responsabilité ni de la résistance assez maladroite des uns, ni des mesures assurément vexatoires des autres, applaudirait presque sans réserve à l'honnête et à l'énergique langage de Xavier Kohler. Non point que nombres des thèses défendues par lui puissent être acceptées par d'autres que des catholiques, mais l'esprit général de sa harangue mérite l'approbation de tous. Voici comment M. Kohler concluait: « Quant aux mesures militaires décrétées contre le Jura, c'est une honte... Quel mal a donc fait notre population? Ne s'est-elle pas intéressée à toutes les œuvres d'utilité publique? N'avons-nous pas fait l'impossible pour les chemins de fer? Porrentruy n'a-t-il pas voté un million de francs, Delémont un million, et les autres communes ne se sont-elles pas imposé, la plupart, des sacrifices au-dessus de leurs forces? N'avons-nous pas fait preuve de dévouement et de patriotisme, durant la longue et pénible occupation des frontières? Eh bien ! en retour, nous ne vous demandons qu'une chose : respectez du moins nos consciences ; ne nous attaquez pas dans ce qui nous est le plus cher ; laissez-nous notre foi et notre religion! Voilà tout ce que le peuple réclame de vous. Est-ce trop?... »

Mais ne nous arrêtons pas sur une des plus tristes périodes de notre passé! La concorde a le travail plus lent que la haine, sans doute. L'apaisement s'est fait toutefois, insensiblement, et Xavier Kohler a du moins

pu jouir, pendant nombre d'années, de la trève que la politique réparatrice de 1878 a donnée au Jura.

Toute l'agitation et tout le bruit du dehors n'arrachèrent pas Xavier Kohler à ses chères études. Les archives de Porrentruy se trouvaient dans un déplorable état de désordre. Le gouvernement chargea, en 1864, M. Kohler de les administrer. Mission difficile entre toutes, mais qui devenait infiniment agréable pour un érudit et un fureteur. Il faudrait quelqu'un de plus compétent que moi pour montrer toute la besogne accomplie par Xavier Kohler dans ce domaine, documents classés, publiés, utilisés, sauvés de la destruction ou de l'oubli. A la vérité, il fit dans ses archives plutôt des voyages de découverte qu'il n'y mit de l'ordre. Les infirmités et la mort l'ont empêché de terminer sa tâche. Il a déblayé le terrain ; ses successeurs n'auront plus qu'à suivre ses traces et à parachever son travail. Il a acquis là un beau titre à la reconnaissance du Jura et l'on constatera, dans la seconde partie de cette notice, tout ce qu'il sut tirer des précieux matériaux qui lui furent confiés.

La vieillesse approchait. Le soir de cette vie si laborieuse et si utile fut troublé par les chagrins et les deuils. La perte de sa femme, de la compagne aimante et dévouée de tous les instants, l'éprouva cruellement. Ses anciens amis s'en étaient allés l'un après l'autre. Sa famille l'entourait bien d'une pieuse et tendre affection, mais il ne pouvait oublier les séparations douloureuses et se résigner à la solitude sans cesse grandissante. Il était courageux cependant, et c'est une âme virile, celle qui a supporté en silence toutes les afflictions dont les dernières années de Xavier

Kohler furent abreuvées. Bien qu'il fut de santé robuste, ses yeux, faibles et délicats dès le jeune âge, le tourmentèrent de plus en plus. Il aurait dû les ménager, dire adieu aux parchemins de ses archives, aux manuscrits des œuvres commencées. Celui qui a beaucoup travaillé ne saurait se résoudre à l'inaction. Sa vue déclinait, et pourtant il lui en coûtait de déposer la plume. Il continuait à entretenir une correspondance assez étendue, il retournait à ses chères « paperasses, » prenait des notes, copiait des textes.

Nos *Actes* retrouvaient en lui le fidèle collaborateur des meilleures années. Notre Société, qui mentait un peu à son nom et où c'était l'émulation précisément qui faisait le plus défaut, notre Société demeurait au premier rang de ses préoccupations. Les sections de nos divers districts mouraient ou s'endormaient. Xavier Kohler s'ingéniait à réveiller l'ancien zèle. J'ai de lui plus d'une lettre où il gémit sur la vanité de ses efforts. J'en ai d'autres où l'espérance et l'enthousiasme le ressaisissent. Il me proposait, dans une de ses missives, du 13 janvier 1884, de reconstituer la section de Berne. Il suffisait de vouloir, n'est-ce pas ? Ni la volonté, ni même la bonne volonté de quelques-uns ne peuvent lutter contre l'indifférence générale. Mais je cite ces lignes, tracées par une main que les yeux guidaient mal, d'une petite écriture hiéroglyphique : « Je crois utile de vous demander s'il n'y aurait pas moyen de ressusciter la section de Berne. La chose me paraît facile. Vous êtes, dans la capitale, tout un noyau de sociétaires... Vous avez en outre, à l'Université, tout un groupe de jeunes Jurassiens, ouvriers de l'avenir. Ne pourriez-vous pas, après en avoir causé

avec ces Messieurs, provoquer une réunion dans ce but?.. Réfléchissez là-dessus et donnez-moi votre avis. Le Grand Conseil n'ayant pas de réunion prochaine et la Constituante étant éloignée, je ne prévois pas que j'aille à Berne d'ici longtemps et que j'aie occasion de vous entretenir de cela. Je m'aperçois, chaque jour, que le temps marche et je tiendrais à ne pas quitter ce monde, sans la perspective que la Société jurassienne d'émulation a encore bien des années à vivre et sera encore, après nous, florissante et utile au pays dans sa modeste sphère... Si j'ai bâti là un nouveau château en Espagne, j'espère que ce ne séra pas le dernier. » Ces vœux de notre vénéré collègue ne se réaliseront-ils pas ? Et si Berne ne peut décidément fournir une section à notre Société, le Jura ne tiendra-t-il pas à honneur de se mettre à l'œuvre, de revenir dans la voie que nous ont ouverte les Thurmann, les Quiquerez, les Kohler ?

Obligé de se soumettre à un traitement spécial, Xavier Kohler se rendit à Berne à plus d'une reprise. Il semblait que les soins d'un habile oculiste dussent améliorer sa vue, quand il fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui ébranla profondément sa vigoureuse constitution. Il végéta dès lors, mais comme l'écrivait une personne de son entourage, « sa résignation, son courage, sa patiente endurance ne fléchirent pas un instant, jusqu'à l'heure fatale où la mort vint le délivrer à jamais de ses maux. » Il me souvient de lui avoir fait visite, à une époque où il n'était déjà plus que l'ombre de lui-même. Que d'énergie encore dans sa faiblesse, quel intérêt pour l'avenir intellectuel de notre Jura, que de fine bonhomie et de grâce aimable

dans sa conversation ! Il vous promenait à travers sa bibliothèque, un peu encombrée, de collectionneur et d'érudit, vous montrait le livre rare, le document précieux, le manuscrit qui ne serait pas achevé. Et, avec un mélancolique sourire : « Il faudra quitter tout cela ! »

Xavier Kohler mourut le 17 mai 1891, à l'âge de soixante-huit ans. Les journaux de tous les partis ne purent qu'exprimer les regrets du Jura tout entier devant la tombe de cet honnête homme et de ce citoyen généreux, qui est l'une des gloires les plus pures de notre petite patrie. Sa mémoire sera fidèlement gardée. Puisse son exemple être suivi !

II

Il n'est guère possible de faire, avec les détails que comporterait le sujet, une étude complète de l'activité scientifique et littéraire de Xavier Kohler. Son œuvre, très considérable, est trop diverse, trop éparpillée aussi, pour qu'on puisse la reconstituer aisément. Il eut le tort, ou plutôt le malheur, de se disperser à l'excès. Il a commencé plus d'un travail important par l'étendue et la matière ; il s'est presque toujours arrêté à mi-chemin. Il n'était pas de ces esprits aventureux et téméraires qui se jettent bravement dans la mêlée, sans se préoccuper des lacunes et des insuffisances de leur préparation. Quand il croyait avoir rassemblé notes et documents, voilà que les scrupules lui venaient. S'il restait encore un coin à explorer, un point à éclaircir, une erreur à rectifier ? Cette inquiétude de

la perfection est fort honorable, à coup sûr. Elle est stérilisante, je le crains. Il y aurait un juste milieu à observer entre la méthode hâtive des uns et la consciencieuse timidité des autres. A tout prendre, le mieux est encore de ne pas repétrir indéfiniment la pâte de ses livres. M. Ferdinand Brunetière, après avoir rappelé dans la préface d'un volume récent, toutes les sources d'information auxquelles il n'avait pu puiser, écrivait ceci : « Que si maintenant, en l'absence de tous ces secours, on s'étonnait que je n'aie pas moins tâché de retracer *l'Evolution de la critique*, ma réponse est bien simple : on ne ferait jamais rien si l'on attendait toujours. » M. Brunetière a raison.

Xavier Kohler nous eût donné une histoire du Jura, impartiale et définitive, une anthologie de la poésie romande, avant celles qui ont paru en 1882, une histoire de la littérature jurassienne, que sais-je encore ? s'il n'avait pas redouté de publier trop précipitamment. Il faut ajouter que notre pays n'est pas un marché littéraire, qu'un auteur risque d'y payer ses ouvrages au lieu d'en être payé et qu'enfin, dans la Suisse française, les Jurassiens ont à peine droit de cité : des « welsches » pour les Bernois, et des « Bernois » pour les welsches. C'est donc des fragments d'œuvres ou des œuvres de courte haleine que nous a laissés Xavier Kohler ; j'en excepte cependant ses deux recueils de vers qui retiendront tout d'abord notre attention.

La Muse fut, de bonne heure, une des passions de Xavier Kohler. Il chantait, naturellement, comme d'autres parlent, et, tout jeune, il rimait déjà. Sa poésie n'a ni grandes envolées, ni grandes prétentions. Facile et pure, d'une forme un peu vieillie, étrangère aux

transformations que les écoles romantique et parnassienne ont fait subir au style poétique, sa langue coule doucement comme un de ces clairs et gentils ruisselets qui sont le charme des paysages jurassiens. Même alors que la verve s'échauffe, que le cœur s'exalte, l'accent reste simple. On ne remarque ni dans les *Alperoses*, ni dans les *Alsaciennes*, l'influence de Lamartine, de Hugo, de Musset, ni surtout de Leconte de l'Isle ou de Sully-Prudhomme. La poésie de Kohler s'inspirera plutôt de celle de Juste Olivier, avec moins de fantaisie et d'art encore. C'est très suisse, très romand à tous égards, d'un dessin où l'on voudrait plus de hardiesse et de dextérité, d'une couleur que l'on aimerait plus vive et plus riche. Mais rien de plus frais, de plus aimable, de plus sincère que certaines pièces des deux recueils que j'essaierai d'analyser.

Est-il joli, ce titre des *Alperoses* (1857) ? Et admirablement expressif. Ce sont de modestes et tendres fleurs de montagne que l'on nous offre. Elles ont cru loin du bruit et des foules, dans les vertes solitudes où leurs corolles se sont ouvertes aux rayons d'un pâle soleil. Elles n'ont pas la splendeur des fleurs de serre, ni même des fleurs de plaine :

Il est au flanc du mont sauvage,
Voisine du ciel, une fleur,
Dont la sereine et douce image
Parle surtout à notre cœur.

C'est « l'alperose ; » et de toutes les fleurs du bouquet lié par Xavier Kohler nous avons « cette sereine et douce image, » qui « parle à notre cœur. » La moitié d'ailleurs des morceaux contenus dans les *Alperoses* sont

des traductions de lieder allemands, de ces lieder où le patriotisme attendri, les rêveries mélancoliques ou les gaîtés naïves de l'âme germanique se donnent libre carrière. La mieux venue de ces adaptations, qui ne sont pas d'un médiocre ouvrier, est peut-être *La bergère suisse:*

Je suis Jenny, l'humble bergère,
Gracieuse enfant du rocher,
Où brille la verte fougère,
Où la rose aime à se cacher.

Le sapin m'offre un frais ombrage,
Mon lac un limpide miroir;
Souvent, au pied du roc sauvage,
En souriant, je vais m'asseoir.

Au pâturage, quand je guide,
Chaque matin, mon noir troupeau,
Je cueille, d'une main avide,
Des fleurs pour mon léger chapeau.

Si de la nature endormie
Je soupire le doux repos,
J'entends au loin ma voix amie
Eveiller de joyeux échos.

Nous avons un même domaine,
L'enfant et l'aigle audacieux;
Des hauts glaciers je suis la reine,
Il a son trône près des cieux.

Vous distinguez comme moi les inexpériences et les défaillances du versificateur; vous êtes séduits par la fraîcheur et le naturel de cette poésie. Le texte original a été serré de très près, non seulement dans la

coupe des vers et des strophes, mais aussi dans son essence même.

Parmi les « alperoses, » qui sont des inspirations personnelles de l'auteur, je remarque moins des bluettes, comme *Voix du matin, La terre natale, Si j'étais petit oiseau*, compositions honnêtes sur des sujets bien exploités déjà, que deux ou trois poèmes qui ont de l'allure et du souffle, *Le Christ mourant, La patrie suisse, Neuchâtel.* Mais Xavier Kohler s'est surpassé dans les ïambes du *Réveil*, dédié à Albert Richard. Quelques inhabiletés d'exécution, quelques ressouvenirs de Barbier déparent à peine ces nobles pages.

Quatorze ans se sont passés; les *Alperoses* n'ont pas eu de suite. Mais voici que la guerre franco-allemande, l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, tous les cruels revers de la grande vaincue, frappent douloureusement à notre cœur. Kohler aimait la France, comme nous l'aimons tous ; nous lui sommes attachés par la communauté et les solidarités de langage et de race, nous sentons tous un peu de l'âme française en nous. Et quoique

> Les courtisans de l'infortune
> Aient toujours eu peu de succès,

nos mains se sont tendues d'autant plus fraternelles vers la France, qu'elle était plus meurtrie. La mutilation de ce beau pays par l'Allemagne emplit Xavier Kohler d'une sainte indignation. *Facit indignatio versum ;* en quelques semaines, les *Alsaciennes* (1871) de notre compatriote furent jetées, toutes brûlantes, sur le papier. Elles allaient apporter, au-delà de la

frontière, un cri de sympathie et des chants d'espérance. Elles disaient, avec Béranger :

On peut tomber, mais c'est comme la foudre,
Qui se relève et gronde au haut des airs.

Je ne pense pas que Xavier Kohler lui-même ait jamais considéré ses *Alsaciennes* autrement que comme une improvisation. Il a cédé, en les composant, à un besoin du cœur bien plutôt qu'à une préoccupation d'art. Elles sont souvent d'une forme négligée, d'un style embarrassé et prolixe, mais elles ont la verve et la flamme. Ecoutez :

Allemands, vous pouvez gagner bien des batailles,
Mettre à Paris Berlin et Potsdam à Versailles,
Copier Genséric ou singer Attila....
Abreuver vos coursier dans le Rhône ou la Seine,
Prendre encor la Comté par-dessus la Lorraine;
Mais tu ne forceras jamais, lâche vainqueur,
L'Alsace frémissante à te donner son cœur.

Je n'insiste pas davantage sur les recueils de vers de Xavier Kohler, qui ne sont point la meilleure partie de son œuvre.

Si l'auteur des *Alperoses* et des *Alsaciennes* ne fut qu'un modeste poète de province, il aima la poésie et les poètes. Je parlerai plus tard de sa *Lyre romande*, dont j'ai le manuscrit sous les yeux, et j'arrive, par une transition toute naturelle, aux petits volumes de Cuenin et de Krieg édités par Xavier Kohler. *Les Chansons de Louis Valentin Cuenin* (1869) sont accompagnées d'une charmante et vivante notice biographique sur celui qu'on a surnommé, non sans quelque exagération, le « Béranger du Jura. » Kohler a

raconté, dans une quarantaine de ses pages les plus fines, l'existence agitée de son ami, le chansonnier Cuenin. Excellent de tous points, le portrait, d'une touche délicate, d'une facture soignée, d'une exactitude minutieuse. On revoit Cuenin, on l'entend de nouveau détailler les refrains joyeux et mordants de *St-Imier* ou de *La Rouge*. La notice que Kohler a consacrée à Auguste Krieg n'a pas l'importance de la précédente. Les *Poésies d'Auguste Krieg* (1879), qu'il publia sous les auspices de la Société jurassienne d'Emulation, ne lui rappelaient pas, comme les chansons de Cuenin, tout un passé de lutte et d'amitié. Et puis, les couplets de l'un sont de la littérature originale, les stances de l'autre n'apparaissent, en général, que comme un écho très affaibli, quoique très pur, des *Méditations* de Lamartine.

M. Kohler avait débuté en 1849 dans la critique littéraire, avec son édition des *Painies* de Ferdinand Raspieler. C'était une trouvaille, que ces *Painies*, un poème écrit en bon patois jurassien par un curé de Courroux, vers le milieu du XVIIIe siècle. M. Kohler ajouta au texte de Raspieler, outre une traduction française, une préface et des notes du plus haut intérêt. Il est peu de productions qui aient, pour nos dialectes romands, la valeur des *Painies*, au double point de vue du mérite littéraire et de la valeur philologique. Sans doute, le brave curé de Courroux n'a rien d'attique, ni dans la forme ni dans le fond. Mais il a de l'esprit, de la vigueur, de l'entrain et une verdeur de langage tout à fait émoustillante. Avec beaucoup d'érudition et de talent, Xavier Kohler sut mettre en relief les qualités du poète et montrer la portée de l'œu-

vre, entrevoyant déjà le renouvellement qui allait s'opérer dans l'étude des langues romanes.

Si Raspieler avait été découvert par Kohler, celui-ci redécouvrit Samuel Henzi. On savait bien, par quelques pages des *Etrennes nationales* de Gaullieur, que le fameux conspirateur bernois avait courtisé la Muse avant de convoiter le pouvoir. On connaissait mal ses vers français, quand Xavier Kohler fit paraître *Les œuvres poétiques de S. Henzi* (1871), une substantielle et curieuse brochure, suivie d'un chapitre fort captivant sur le fils de Henzi, dont on a, entre autres, une *Promenade pittoresque dans l'Evêché de Bâle.* Samuel Henzi, qui dédia au roi de Prusse des odes boursouflées, comme sa *Bataille de Friedberg*, avait publié à Neuchâtel, en 1747 et 1748, trois fascicules d'une sorte de revue littéraire, intitulée : *La Messagerie du Pinde ;* il y inséra les trois premiers chants d'une *Iliade travestie.* M. Kohler exhuma cette amusante parodie, qui est, en somme, du Scarron un peu gros. Il analysa également, dans le trente et unième volume des *Actes* un ouvrage bizarre, *Le Contrôleur du Parnasse*, qui est vraisemblablement de la même plume que *La Messagerie du Pinde.*

Je mentionne encore une charmante « causerie littéraire » sur Xavier Stockmar, dans l'*Annuaire du Jura*, de 1874. Nous y apprenons que le plus distingué de nos hommes d'Etat aimait les lettres, les cultivait et ne rougissait point de tourner fort agréablement l'ode ou la chanson.

Il convient de citer ici les nombreuses biographies jurassiennes que Xavier Kohler a écrites, bien qu'elles ne soient pas toutes de poètes ou de littérateurs. Nous

avons de lui des notices plus ou moins abondantes, toutes rédigées dans le même esprit de bienveillance et avec le même souci d'exactitude, sur Madame Morel de Gélieu, la femme du doyen Morel et la jeune amie de Mme de Charrière, sur le doyen Morel lui-même, sur le général Voirol, sur E. H. Gaullieur, sur Jules Thurmann, sur Aurèle Robert, Paul Besson, Xavier Péquignot, Auguste Quiquerez, etc. Presque tous ces travaux ont d'abord vu le jour dans les *Actes* de la Société jurassienne d'Emulation. L'étude sur Auguste Quiquerez est certainement la plus importante. J'allais oublier que M. Kohler prit part, en 1864, à un concours ouvert par l'Académie de Besançon ; le sujet du concours était un mémoire sur la vie et les œuvres de Pierre Mathieu, historiographe de France et poète tragique, dont le père avait été maître au collège de Porrentruy, durant la seconde moitié du XVIe siècle. Le mémoire de Xavier Kohler fut couronné.

Mais c'est à l'histoire elle-même de la patrie jurassienne que notre collègue avait voué tout son zèle et toute son âme. Articles, monographies, brochures, la nomenclature de tous ses travaux prendrait quelques pages. Je me bornerai à signaler l'essentiel. Nous trouvons dans l'*Annuaire du Jura*, des années 1872 et 1873, les premiers chapitres d'une *Histoire abrégée de l'ancien Evêché de Bâle;* elle s'arrête au triomphe du christianisme en Rauracie. De tous les livres inachevés de Xavier Kohler, c'est bien celui qu'il aurait dû terminer et qui nous manque le plus. Personne qui fût mieux que lui dans les conditions d'impartialité et de compétence nécessaires pour doter notre pays d'une histoire à la fois populaire et scientifique, juste et vraie,

sans la sécheresse de l'ouvrage de Morel, sans les partis pris et les préjugés qui altèrent le mérite d'ouvrages plus récents.

Je découvre, dans l'*Annuaire du Jura* de 1875, une très curieuse étude sur les *Mémoires inédits* du notaire Jaquerez, de Saicourt. Ce tabellion de province, qui eut une jeunesse aventureuse et dévoyée, nous a conté à la bonne franquette, sans respect de la syntaxe ni de la pudeur, les tribulations et les folies de son printemps. Jaquerez avait commencé par manier l'aiguille chez un tailleur qui le maltraita et, après cinq jours, le congédia dans toutes les règles. Réfugié chez des parents qui le délaissèrent, il contracta des habitudes d'oisiveté et de dévergondage. Il voyagea ensuite, essayant de divers métiers, « marchand, » régent, allant à Bâle, à Berne, à Neuchâtel, parcourant le Jura en tous sens, griffonnant à l'occasion des vers aussi poétiques qu'un par-devant, mais infiniment moins corrects. Il confesse qu'il est

Ami de la vertu plutôt que vertueux,

et c'est dans ces dispositions d'esprit qu'il prend le chemin de Paris, où il sera laquais, précepteur, maître Jacques, d'ailleurs « le plus grand étourdi » que la terre ait porté. Ses *Mémoires*, qui renferment de précieuses indications sur les mœurs du temps, s'achèvent là, en 1735. Il les rédigea sur le tard, pour se divertir, « simplement pour s'amuser dans sa vieillesse. » Malheureusement, il ne nous a point retracé les péripéties de son second voyage à Paris. Rentré au pays, Jaquerez se maria en 1759 et mourut en 1782. Il fit donation à l'école du Fuet de toute sa fortune

« pour l'entretien d'un régent qui soit en état de bien instruire les enfants, non par routine comme le font presque tous ceux d'aujourd'hui, mais par précepte, leur faisant connaître la valeur des lettres, les parties du discours, comme le nom, l'article, le pronom, le verbe, le participe, l'adverbe, la prononciation, la conjonction, l'interjectif (*sic*), ainsi que les cas qui sont le Nominatif, le Génitif, Datif, Accusatif, Vocatif et Ablatif, ainsi que les chiffres, la musique ou chant des Psaumes, le pluriel et le singulier, et en un mot les bien instruire dans la religion et la piété. » Le diable s'était fait ermite ; l'ermite-notaire de Saicourt ne fut ni un ladre, ni un sot.

J'ai pensé qu'il valait la peine de résumer ce travail de Kohler, perdu dans l'*Annuaire du Jura*. On n'ignore pas que le biographe de Jaquerez avait publié, en 1852, les intéressants *Mémoires d'un artisan de Porrentruy*, qui furent traduits en allemand l'année suivante ; les deux éditions allemande et française sont épuisées. Il a extrait également des *Mémoires* du pasteur Frêne, dont je reparlerai, toutes les « observations météorologiques » faites dans l'Erguel et la Prévôté par le vénérable ecclésiastique, de 1749 à 1804 ; les *Actes* ont eu la primeur de ce travail. Rappellerai-je encore diverses notices sur des sujets d'histoire jurassienne, insérées presque toutes dans nos *Actes ?* Je me borne à énumérer quelques titres : *Porrentruy, sa vie religieuse et littéraire au XVIe siècle*, les *Ecoles primaires de Porrentruy du XVIe siècle à nos jours*, *Un chapitre de l'histoire du département du Mont-Terrible*, les *Derniers maires de St-Imier sous les Princes-Evêques*, les *Annonciades de Porrentruy*,

la *Légende de St-Imier, d'après le manuscrit d'Hauterive*, *Glanures jurassiennes* (l'astronome Rosius, le pasteur Liomin), les *Régiments d'Eptingen et de Reinach au service de France*, le *Tableau généalogique des nobles du Vorbourg*, une partie de la *Correspondance de l'évêque Ch. de Blaser*, la *Vente des biens nationaux dans le département du Mont-Terrible*, *Albert de Haller et son influence sur le mouvement scientifique dans le Jura*, etc., etc.

Il me reste à mentionner plusieurs études littéraires, en dehors de celles que j'ai signalées plus haut, ainsi *Le Père Canisius et ses récents biographes*, le *Théâtre à Porrentruy au XVIe siècle*, *Moutier, sa vie intellectuelle*, *G. Garnier* (son ouvrage sur la peste, imprimé à Porrentruy en 1618); il y aurait à citer encore quelques pages piquantes sur le peintre Bandinelli et bien d'autres petites œuvres qui attestent, en Xavier Kohler, les dons les plus variés de l'érudit, de l'historien et du lettré. Tout cela représente un immense labeur, tout cela constitue une mine inépuisable de renseignements sur le passé de notre Jura. Kohler a travaillé pour les vulgarisateurs et les généralisateurs de l'avenir, avec une patience et un désintéressement rares. Il n'a pas songé à se faire un nom, à se créer une réputation dans le monde des écrivains. La gloire de la patrie jurassienne a été son unique souci et c'est beaucoup à lui que nous le devons, si nous avons quelque droit d'être fiers de notre pays.

III

Serait-ce là tout ce que Xavier Kohler nous a laissé? Non pas. Les infirmités de la vieillesse, d'autres circonstances encore, ne lui ont point permis de terminer ou de livrer au public, la valeur d'une demi-douzaine de volumes dont les manuscrits m'ont été obligeamment confiés par son fils, M. Adrien Kohler. Ce dernier a l'intention, s'il y est encouragé et s'il est soutenu, de nous donner la fleur au moins des œuvres posthumes de son père. On se convaincra bien vite de ce que la réalisation de ce projet nous vaudrait de matériaux d'un prix inestimable pour l'histoire du Jura.

Je veux bien que l'un des manuscrits de Kohler, celui peut-être qu'il a préparé avec le plus de sollicitude, soit condamné à demeurer inédit. Il s'agit de sa *Lyre romande* (commencée fin 1867), un « recueil de poésies nationales depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. » Les histoires littéraires de la Suisse française, publiées récemment, révéleraient plus d'une lacune dans cette anthologie, comme aussi elles pourraient s'y enrichir de plus d'une citation heureuse. Mais M. Imer-Cuno a lancé ses *Chants du pays*, en même temps à peu près que la société de Belles-Lettres nous offrait *En pays romand*. Il n'y aurait plus de place, j'en ai peur, pour une entreprise du même genre, quoique le travail de Kohler soit sensiblement plus complet que les deux ouvrages parus en 1882. Il serait indispensable, en tout cas, de le remanier, d'émonder ici, d'ajouter là, de rafraîchir toute la *Lyre romande*.

Il y aurait, en revanche, de larges extraits à faire dans

un autre manuscrit, hélas ! inachevé, sur *Le Théâtre jurassien du XVe au XVIIe siècle.* La main et l'œil d'un philologue seraient indispensables pour classer ces matériaux, les élaguer, les souder les uns aux autres et les mettre au point. Voici un aperçu très rapide des volumineux cahiers consacrés à notre théâtre. Ils s'ouvrent par une notice sur Bernard de Clairefontaine « le premier auteur de mystères ou d'histoires morales dont le nom soit connu » et qui fut « recteur d'écoles » à Porrentruy vers l'an 1550 ; M. Kohler a fait suivre la biographie de Clairefontaine d'une courte histoire des « jeux scéniques fournis par les archives de Porrentruy dès 1553 » et de fragments d'une pièce jouée lors de la *Fête des fous*, dans la seconde moitié du XVIe siècle. L'auteur revient en arrière et transcrit sur l'original une moralité à six personnages, *Le Concil de Bâle*[1] (1435); elle n'est point d'une facture banale et des idées assez hardies y sont exprimées. Les personnages sont : « l'Eglise, Concil, Refformation ou Justice, Paix, Hérésie, France. » Nous avons, après *Le Concil de Bâle*, le *Jugement de Salomon,* de Bernard de Clairefontaine, la *Mère commune*, une *Pastorale* (du XVIe siècle), et la *Moralité fructueuse de l'enfant de perdiction.* Puis, *Clytemnestre*, une tragédie de Pierre Mathieu, qui a, nous dit M. Kohler, « sa place marquée dans ce recueil, puisque l'auteur était bourgeois de Porrentruy et que cette tragédie fut composée dans la jeunesse de l'auteur, pendant son séjour dans notre ville ; » au surplus, la

[1] Manuscrit 205 de la Bibliothèque de Berne. — Sinner de Ballaigue l'avait déjà signalée en 1759, mais elle est inédite. Le manuscrit en est d'ailleurs mutilé et, par endroits, illisible.

Clytemnestre de Mathieu a été publiée à Lyon déjà, en 1589. M. Kohler a copié ensuite, pèle-mêle, sans les accompagner d'aucune note, diverses pièces, dont voici les titres : *Le martyr du glorieux St-Etienne*, une tragédie portant la date de 1602, *La prophétie de Jérémie*, *La figure que Melchisedeck fit au-devant d'Abraham*, une « tragédie » interminable à nombreux personnages (les noms des acteurs sont indiqués en regard de ces derniers, le rôle d'Abraham est joué par P. Virpillat, celui d'Amraphel, roi de Sennaar, par V. Quiquerez, un Choullat et un H. Rossel tiennent des rôles secondaires) ; ces trois œuvres, assez insignifiantes au point de vue littéraire, paraissent être de la même époque et du même auteur (Jean Gardey?). Le manuscrit de M. Kohler contient encore quatre prologues d'un *Mystère de la passion* et des fragments d'une *Judith,* où la langue et la poésie sont traitées à l'égal de vulgaires Holophernes.

Comme on le voit, le *Théâtre jurassien* n'est pas autre chose « qu'une collection de documents littéraires ; » l'histoire même de ce théâtre n'a été qu'ébauchée dans quelques bouts de chapitres. Ce serait une tâche assurément méritoire, mais fort ardue, que de continuer Xavier Kohler. Si toutes ces moralités et tragédies, je n'en excepte pas même *Clytemnestre*, sont d'assez pauvres choses, elles n'en témoignent pas moins d'une certaine intensité de la vie intellectuelle dans notre Jura, entre 1450 et 1600 ; je crois, d'autre part, qu'elles auraient droit à une modeste place dans un inventaire de notre littérature romande et que l'une ou l'autre d'entre elles intéresserait le linguiste, sinon le littérateur.

Xavier Kohler avait recopié le *Journal du pasteur Frêne*[1], en l'accompagnant de notes historiques et d'un index très détaillé. J'ai dit que les observations météorologiques consignées dans le *Journal* ont paru dans les *Actes*; en outre, M. Kohler avait inséré dans le *Musée neuchâtelois* quelques extraits relatifs à Neuchâtel. Le pasteur Frêne (1727 à 1804) est sans contredit l'un des hommes les plus distingués du Jura, avant la Révolution; il a des connaissances très étendues dans presque tous les domaines, il écrit agréablement, il a été mêlé à bien des événements petits et grands, il a traversé le plus mouvementé des siècles. La Société d'émulation prendra, nous l'espérons bien, l'initiative d'une publication de ces mémoires qui sont, en quelque sorte, une histoire politique et morale du Jura protestant, pendant près de soixante années. On y rencontre non seulement un exposé fidèle de tout ce qui se passe sous les yeux ou dans le voisinage du pasteur Frêne, mais une foule d'indications sur des célébrités de l'époque, sur des « émigrés » de marque, sur Mme de Charrière, Mme Morel, Béguelin de Courtelary, le peintre Hartmann, le doyen Bridel, d'Escherny et d'autres encore.

Le manuscrit le plus considérable, retrouvé dans les papiers de Xavier Kohler, est un fragment d'une *Histoire diplomatique de l'ancien évêché de Bâle;* à la vérité, l'auteur ne s'est occupé, dans les deux forts volumes in-4° remplis de sa petite écriture, que de « la France et de l'Evêché au XVIIIe siècle » ; et encore ce dernier titre serait-il trop général, car tout le travail

[1] Ou plutôt, il en a transcrit ce qui se rapporte au Jura. Le *Journal* lui-même forme 6 vol. in-12.

de notre collègue a consisté, en somme, dans une reproduction annotée d'une partie de la correspondance de l'abbé de Raze, ministre du Prince-Evêque de Bâle à la cour de France, de 1751 à 1793. L'abbé de Raze fut longtemps l'homme de confiance des souverains du pays ; sa correspondance, datée de Versailles ou de Paris, est, nous apprend M. Kohler, « l'histoire vraie, sans phrases, et dégagée de tous voiles de nos relations avec la France à la fin du siècle dernier, jusqu'à la veille de 1793. » Il faudrait poursuivre le travail de M. Kohler et tirer de cet amas de documents de toute première main ce qu'ils contiennent de neuf et de caractéristique. On ne pourrait guère les publier tels quels. Le savant archiviste de Porrentruy ne s'est pas contenté de faire beaucoup de besogne; il en a préparé pour les après-venants et ceux-ci auront à cœur de ne point bouder à la tâche.

IV

Je sens très bien que ma notice sur Xavier Kohler ne donnera pas à ceux qui l'ont connu et pratiqué une idée suffisante de ses aimables qualités de cœur et de ses talents si variés. J'ai voulu en parler, avec une profonde sympathie sans doute, mais non point rédiger un panégyrique contre lequel sa modestie eut protesté. Xavier Kohler n'est pas un de ces noms qui s'imposent et qui passent la frontière. Les deux uniques volumes imprimés que nous ayons de lui sont deux recueils de vers, d'une inspiration honnête, rien de plus. Le reste, le meilleur de son œuvre, est dispersé dans des

brochures, des journaux et des revues. C'est grand dommage vraiment qu'il n'ait point eu le courage de s'atteler à une importante entreprise et de la conduire jusqu'au bout. J'ai un ami, intelligence très déliée et très fine, mais inquiète et scrupuleuse à l'excès. Il n'a encore à son actif que des monographies, trente pages, cinquante pages au plus, et je l'entends souvent me dire, d'un ton moitié ironique, moitié navré: « Tu sais, moi, je ne ferai jamais un volume à 3 fr. 50. » Xavier Kohler, lui aussi, reculait devant l'in-12 à trois francs cinquante. Il était trop irrésolu et trop consciencieux, sans compter, comme je l'ai montré, que le Jura est une mauvaise terre, bien étroite et bien pauvre, pour y semer de la littérature. C'est donc un peu le courage qui lui a manqué, et surtout le public, puisqu'aussi bien les auteurs, les moins prétentieux même, ne se résignent pas volontiers à voir leurs éditions s'empiler mélancoliquement et moisir dans l'arrière-boutique des libraires. Il avait un style agréable et savoureux, parfois négligé, toujours original, d'une allure bien française, d'un tour aisé, avec le mot pittoresque ou spirituel à l'occasion. Il était un érudit et un chercheur, avec la passion et presque le génie du furetage. Il fut un laborieux entre tous, l'infatigable et l'enthousiaste explorateur du passé jurassien. C'était encore une âme douce et noble, un esprit indépendant et fier, un cœur sûr et dévoué.

Est-ce que le Jura ne témoignera qu'indifférence à la mémoire de Xavier Kohler ? Un de nos compatriotes qui a, sous divers pseudonymes, publié des articles bien dignes d'être remarqués, écrivait à propos de Xavier Kohler, dans le *Démocrate* du 4 juin 1891 :

« Une main pieuse ne pourrait-elle pas rassembler en deux ou trois volumes les études si substantielles et si solides de Kohler, qui sont éparses un peu partout, — de ce Kohler qui, soit comme historien, soit comme philologue, serait, dans des conditions favorables, devenu un maître incontesté ? » Et ce vœu n'est-il pas d'autant plus légitime que nous possédons des manuscrits inédits de Kohler, d'une indéniable valeur ? Et enfin, si l'on veut parler net, la Société jurassienne d'Emulation ne fera-t-elle rien pour celui qui a tant fait pour elle ?

VIRGILE ROSSEL.